

Gros mots et petite politique : paradoxes sociaux et technique des déviances verbales chinoises

Frédéric LE GOURIÉREC

Université de Poitiers (France)

Centre de recherches interdisciplinaires en histoire, histoire de l'art et musicologie
(CRIHAM)

frederic.le.gourierec@univ-poitiers.fr

REZUMAT: Cuvinte vulgare și politicianism: paradoxurile sociale și tehnica devianțelor verbale în chineză

Argoul și cuvintele vulgare din chineză scot în evidență modalități diferite ceea ce privește impactul mecanismelor sociale și morale asupra limbajului. Dar de geneza lor este determinată în mod substanțial de factorul tehnic și oportunitățile specifice pentru scrierea chineză.

Repertoriul stabilit al claselor periculoase posedând un argou protector este compus dintr-o varietate de grupuri al căror lexic se întinde de-a lungul unui mileniu, schițând o sociologie paralelă a Chinei pornind de la manifestările lingvistice ale transgresiunii lor sociale. Mecanisme de trecere a acestor frontiere pot fi mai bine înțelese prin transpunerea modelizării oportunităților de circulație a insultelor în familia tradițională ierarhizată.

Interdicțiile identificate rezervă mai multe surprize, care sunt confirmate la nivelul conflictelor de masă. În ciuda bogăției limbajului obscen, insulta politică din China recurge rar la cuvinte vulgare, chiar și în timpul Revoluției culturale. Atacurile jignitoare recurg mai mult la clasificarea socială stigmatizantă și criptată, în cazul căreia analiza celei de-a „noua categorie imputate” arată că aceasta se bazează pe o funcționare productivă în argou și pe oportunitățile oferite descriere.

Rolul său este evident în cursul sesiunilor de luptă din timpul Revoluției culturale în care aceste posibilități compensează reținerea relativă a insultelor. În general, obscenitatea cuvântului vulgar din chineză depinde de ortografia sa și de tradiția criptajului argotic în scris, nu de cuvânt, iar aceasta este, de asemenea, bine stabilită. O parte semnificativă a reînnoirii actuale a devianțelor verbale cu caracter politic verbal provine din exploatarea posibilităților tehnice altfel limitate.

CUVINTE-CHEIE: *argou, chineză, insulte, cenzură, caractere fabricate*



ABSTRACT: Dirty words and low politics: social paradoxes and technique of Chinese verbal deviancies

Chinese slang and dirty words are referable to different ways by which social and moral mechanisms affect language. Nevertheless, their genesis is also substantially determined by the technique factor and the possibilities that are specific to Chinese writing. The repertoire of dangerous social classes equipped with a protective slang is filled with a host of groups whose lexicons spread on a millenary, drawing an alternative sociology of China through the linguistic expression of their social transgression. The mechanisms settled in order to overcome these social boundaries could be better understood by transferring the model deduced from the acceptability of insulting one another within the hierarchical structure of a traditional Chinese family. The taboos hereby enlightened appear to be confirmed at the level of mass conflicts. Despite the wealth of obscene vocabulary, Chinese political insults make use of very few dirty words, even under the Cultural Revolution. The humiliating attacks proceed more by a stigmatizing social classification, associated to a number, which the analysis of the "Stinking old ninth" proves to be based on an efficient slang proceeding, involving the possibilities provided by the Chinese writing. Its role is obvious in the functioning of the struggle meetings of the Cultural Revolution, during which these possibilities counterbalance the relative restraint of the insults. More generally, the obscenity of a Chinese dirty word depends on its spelling and the tradition of slangy encryption of the writing, and not of the word itself, is well anchored. A significant part of the present renewal of political verbal deviancies comes from the exploration of technical resources other cultures do not possess.

KEYWORDS: *slang, Chinese, insults, censorship, fabricated characters*



RÉSUMÉ

L'argot et les gros mots du chinois relèvent de modalités différentes de l'incidence des mécanismes sociaux et moraux sur le langage. Mais leur genèse est aussi substantiellement déterminée par le facteur technique et les possibilités propres à l'écriture chinoise. Le répertoire établi des classes dangereuses dotées d'un argot protecteur est riche d'une multitude de groupes dont les lexiques s'étalent sur un millénaire, dessinant une sociologie parallèle de la Chine à partir des manifestations langagières de leur transgression sociale. Les mécanismes du franchissement de ces frontières peuvent être mieux compris par la transposition de la modélisation des possibilités de circulation des insultes au sein de la famille traditionnelle hiérarchisée. Les interdits décelés réservent des surprises qui se confirment à l'échelle des conflits de masse. Malgré la richesse du vocabulaire obscène, l'insulte politique

chinoise recourt peu aux gros mots, même sous la Révolution culturelle. Les attaques humiliantes procèdent davantage par classification sociale stigmatisante et chiffrée, dont l'analyse de la « neuvième catégorie puante » montre qu'elle s'appuie sur un fonctionnement productif en argot et impliquant les possibilités offertes par l'écriture. Son rôle est patent dans le déroulement des séances de lutte de la Révolution culturelle où ces possibilités compensent la retenue relative des insultes. Plus généralement, l'obscénité du gros mot chinois dépend de son orthographe et la tradition de cryptage argotique de l'écrit, non du mot, est aussi bien ancrée. Une partie significative du renouveau actuel des déviances verbales à caractère politique provient de l'exploitation de possibilités techniques restreintes ailleurs.

MOTS-CLÉS : *argot, chinois, insultes, censure, caractères fabriqués*



L N'ÉCHAPPE À PERSONNE que les conditions du débat politique en Chine, de l'époque impériale au régime actuel du parti unique, ne sont pas vraiment comparables à celles qui prévalent tant bien que mal dans la plupart des pays d'Europe occidentale depuis des décennies voire des siècles.

Cet état de fait n'est pas sans conséquence sur les modalités du recours aux gros mots ou à l'insulte dans la confrontation entre les protagonistes des luttes pour le pouvoir ou la préservation des libertés publiques. En dépit du degré de violence atteint par ces luttes au cours du siècle dernier, ainsi que de la verdeur d'un vocabulaire chinois sans cesse renouvelé, peu de gros mots, *stricto sensu*, spécifiquement politiques viennent à l'esprit. Mais cette lacune apparente laisse présager la prégnance d'autres stratagèmes impliquant le langage et tout aussi abrupts, à même de destituer l'adversaire de son autorité sociale ou d'en restreindre la portée.

1. Préambule sur l'argot et la définition des groupes sociaux

1.1. Enjeux politiques, enjeux moraux – enjeux spécifiques au cas chinois

Sous nos climats, le gros mot et l'insulte sont associés à une constellation de phénomènes sociolinguistiques allant du niveau de langue, au langage populaire ou à l'argot. Dans le cas de la langue chinoise, la litanie des termes concurrents n'en finirait pas¹ ; certaines proximités pourraient suggérer des regroupements, mais un nouveau mot remettrait tout en cause ; encore faudrait-il ajouter que la traduction de ces termes, d'origines très diverses et cumulés pendant des siècles, ne serait une difficulté insurmontable en français que parce qu'elle l'est déjà dans la simple reformulation en chinois.

L'important n'est donc pas de nuancer à l'infini et en pure perte le sens des mots jusqu'ici employés improprement, mais de distinguer les processus à l'œuvre dans le phénomène étudié. Or les mots du langage courant ne recourent pas nécessairement ces mécanismes.

A priori, le gros mot et plus généralement l'insulte ne sont pas le mode d'expression exclusif d'une classe ou d'un milieu. N'importe qui peut avoir envie de se défouler verbalement sur autrui tout en s'en faisant comprendre, car c'est aussi ce qui en fait le plaisir immédiat, en assurant que la cible est touchée. En ce sens, le gros mot est à l'opposé de l'argot, tel que Schwob a commencé à en structurer l'étude. « *L'argot est justement le contraire d'une formation spontanée. C'est une langue artificielle, destinée à n'être pas comprise par une certaine classe de gens. On peut donc supposer a priori que les procédés de cette langue sont artificiels* » (Schwob, (2004) [1889] : 9-10) Le postulat qui précédait était encore plus précis : « *L'argot que nous étudions est la langue spéciale des classes dangereuses de la société* ». Mais si les « classes dangereuses » ont besoin de se protéger par leur argot d'une « certaine classe de gens », c'est que cette classe-là représente un danger en retour ; si l'envie ou le besoin de se défouler sur elles verbalement ne sont pas étouffés par la crainte de ce danger, la satisfaction recherchée dans l'insulte sera justement atteinte et dissimulée tout à la fois grâce au recours à des procédés argotiques.

C'est le contexte politique qui détermine quelle classe est dangereuse pour quelle autre classe, selon un jeu tout aussi indécis que ces jeux de mains où le caillou est vaincu par la feuille, qui l'est par les ciseaux, qui le sont par le caillou. La naissance de l'argot peut être liée en Europe à la émergence des professions itinérantes et à l'arrivée simultanée des Gitans (Becker-Ho, 1995), il n'en est pas moins évident que cette coïncidence est un accident historique qu'il est peu probable de voir reproduit à l'identique en Chine. Née à Shanghai d'une mère chinoise, l'auteur des *Princes du jargon* le sait bien, qui ne pousse pas plus loin la comparaison qu'une vague allusion dont elle limite la portée à la seule ville cosmopolite de Shanghai avant la prise de pouvoir par les communistes. Les contingences particulières ne font pas la nécessité générale, aussi ne saurait-on exclure que d'autres mécanismes que la « dérivation synonymique », mise en évidence à la fin du XIX^e siècle par le précurseur des études argotiques françaises, et le « principe deltaïque », au fondement des déductions de la tzigologie de la fin du XX^e siècle, puissent également contribuer à la formation de l'argot dans une civilisation dont la langue, l'écriture, les usages sociaux et les valeurs ne doivent rien aux nôtres. En l'espèce, il serait surprenant que les possibilités techniques offertes par le système graphique de l'écriture chinoise ne jouent pas un rôle d'une ampleur méritant considération, alors que le phé-

nomène n'entre pas en ligne de compte dans les études argotiques occidentales.

Outre cette dimension accidentelle locale, l'enjeu de l'argot demeure intrinsèquement celui de la pondération entre l'incidence sur le langage des mécanismes sociaux et des mécanismes moraux (Gagnepain, 1991). Les premiers sont ceux de l'appropriation, qui fait la fragmentation en groupes sociaux par la divergence, notamment sur un substrat linguistique, et de l'interlocution qui entérine par la convergence politique leur plus ou moins nécessaire coexistence. Les seconds sont ceux de l'appréciation, qui autorise chacun à prendre dans les mots une palette de plaisirs pouvant aller du silence de bon aloi jusqu'au défouloir ordurier selon l'objet désigné, dans l'interlocution celui de la limpidité maîtrisée ou de l'opacité entretenue. Dans un tel cadre anthropologique, les enjeux sont comparables pour le gros mot, qui relève du même cas de conscience moral que le choix de la *mala vita* des « classes dangereuses » tout comme du rapport de force politique instauré avec l'ennemi qu'il se s'assigne.

1.2. De la cartographie des jargons comme une contribution à une sociologie de la Chine marginale

Le point de vue chinois sur la nature de l'argot ne se distingue que dans le mode d'expression des spécialistes, pas dans celui des usagers. Dans son *Ethnolinguistique chinoise*, Qu Yanbin (1995 : 165) cite même un dicton relatif à l'argot que les Chinois appellent littéralement le « point du printemps » (春点 *chūndiǎn*) : « Plutôt payer dix pièces d'argent qu'apprendre à quiconque un seul mot de printemps ». Et de surenchérir par un autre dicton que n'aurait pas davantage renié un Coquillard : « Quelqu'un qui ne parle pas le printemps, c'est forcément un vide ». La ressemblance entre les effets de sens du « vide » (tel est le sens littéral de *kòngzi* 空子) et ceux de son homologue « cave » en argot français est même saisissante. De leur côté, ce sont bien des classes dangereuses que les spécialistes chinois répertorient dans leurs ouvrages de référence, comme l'annonce d'emblée la préface de *L'Encyclopédie des langages codés en Chine* (Pan, 1995), dont la dialectique du sujet et de l'objet vaut le détour :

Le sujet des langages codés recensés dans cet ouvrage, ce sont les termes secrets employés par les organisations criminelles, les groupes parasites, les sociétés secrètes, les corporations professionnelles, les différents secteurs du commerce, les couches populaires, etc ; leur objet, ce sont le vol et l'extorsion, la contrebande et l'enlèvement, la prostitution, le jeu et l'escroquerie, la consommation et le commerce des drogues, la vie sur les

marchés, etc ; leur cadre spatio-temporel remonte jusqu'aux Song et descend jusqu'à nos jours, inclut toutes les provinces continentales et couvre Hong-kong et Taiwan.

Le principe d'organisation de l'ouvrage va même entériner cette classification sociologique en répartissant en 32 chapitres les 14000 vocables récoltés au gré de la compilation de lexiques argotiques qui s'étalent sur près d'un millénaire et dont certains sont reproduits en annexes. S'il existe un plan implicite de l'ordonnement de ces chapitres, il n'est matérialisé que par de très discrets sauts de lignes dans la table des matières, de façon que rien ne vienne perturber la perception de la numérotation de 1 à 32 associée aux groupes sociaux mentionnés.

1 Le marché (38 pages) ; 2 Les prostituées (44) ; 3 Le jeu (27) ; 4 Les brigands du maquis (6) ; 5 Les bandits (48) ; 6 Les aventuriers vagabonds (56) ; 7 Les bandes de mendiants (21) ; 8 Les médecins charlatans (39) ; 9 Sorciers, devins, astrologues (43) ; 10 La religion (11) ; 11 Culture et spectacle (25) ; 12 Les commerçants (84) ; 13 Eunuques et milieux officiels de la Cour (3) ; 14 La prison (15)

Survient alors le premier saut de ligne, marquant la frontière avec des catégories effectivement très spécifiques, puisqu'il s'agit de l'argot des sociétés secrètes dont le point de départ était politique et nationaliste avant d'être criminel. La dernière organisation mentionnée a même mené contre le pouvoir Qing une guerre d'une dizaine d'années, dont le bilan humain est supérieur à vingt millions de victimes, et contrôlé une partie importante du territoire chinois au plus fort de sa rébellion.

15 Sandianhui (2) ; 16 Gelaohui (8) ; 17 Qingbang (12) ; 18 Hongbang (74) ; 19 Autres sociétés secrètes (2) ; 20 Taiping (26)

Le nouveau saut de ligne marque une rupture très nette et semble rapprocher par une forme de continuité sociologique deux catégories dont l'une ne saurait être spécifiquement argotique :

21 Couches populaires (46) ; 22 Domesticité et métiers pénibles (15)

L'énumération de catégories plus classiques peut reprendre après un troisième saut de ligne. Les catégories qui suivent, *a priori* très semblables aux quatorze premières, n'en ont l'air que plus dangereux :

23 Espions (2) ; 24 Voleurs (29) ; 25 Voyous (26) ; 26 Escrocs (7) ; 27 Braqueurs (4) ; 28 Contrebandiers, spéculateurs (8) ; 29 Suborneurs et kidnappeurs (8) ; 30 La drogue (7) ; 31 Autres criminels (66)

Et une dernière catégorie relevant de critères tout autres ferme la marche comme une pièce rapportée :

32 Hongkong, Taiwan (21)

Le principe général est celui d'une division entre milieux et métiers, le terme « langage codé » (隐语) valant autant pour l'argot proprement dit que pour les jargons professionnels, mais il est clair que les métiers représentés correspondent dans leur grande majorité à la notion de « classes dangereuses ». Le fait que beaucoup de catégories paraissent arbitraires ou dédoublées, avec toutes les nuances du vol ou du braquage, des vrais bandits jusqu'aux bons bandits retranchés dans les forêts, supposés ne voler qu'aux riches, tient sûrement en bonne partie au respect formel des lexiques compilés. Mais cet arbitraire apparent suppose aussi que les frontières sociologiques réelles entre les métiers peuvent être contredites par les frontières des argots : ce qui dans la répartition des métiers constitue une seule réalité sociale (tous ces détresseurs ou voleurs dédoublés de mille façons) se divise en plusieurs réalités sociolinguistiques tendant en retour à susciter des divergences sociales qui n'auraient pas existé sans ces divergences langagières. La dimension arbitraire de l'inventaire constitue donc aussi une donnée précieuse.

Outre la division tacite en grandes parties préservant la forme des listes numérotées chères aux Chinois, l'ordre du classement a des effets très suggestifs. Le glissement des médecins charlatans, aux devins, puis à la religion et enfin aux gens de théâtre est amusant ; dans cette dernière catégorie, il s'avère toutefois que le vocabulaire recueilli n'est pas un vocabulaire de la tromperie mais un simple jargon fonctionnel interne au métier. Si la Cour, dont le lexique argotique est peu fourni et bien anecdotique, figure à côté de la prison, ce n'est sans doute pas tout à fait par hasard, mais les termes pendables qui y figurent ne touchent essentiellement qu'aux pratiques sexuelles des eunuques et des femmes de la cour ou à de menus stratagèmes visant à atténuer la douleur de châtements dignes de la Comtesse de Ségur.

Les deux dernières catégories jouent le rôle de voiture balai. L'argot de Hongkong et de Taiwan reprend tous les corps de métiers des classes dangereuses vus précédemment mais dans un cadre géographique défini, l'esprit de routine entérinant le fait que la matière première provenait de compilations séparées, au lieu de redistribuer les langages spéciaux dans les autres catégories indépendamment de leur origine géographique. Comme toujours, c'est la catégorie des « divers », ces « autres criminels », qui est la plus intéressante. Elle tend à recenser un vocabulaire plus récent

que celui des catégories précédentes et, surtout, elle profite du fouillis affiché pour introduire sans le dire l'argot des camps de travail et de rééducation au lieu de les placer dans la rubrique sur l'argot des prisons où ils auraient été plus facilement repérés. Le tableau a ainsi le mérite d'être plus complet et de ne pas éluder des réalités politiques dures et inégalitaires d'autant plus marquantes que ni le recul du temps ni la distance folklorique ne les atténuent. En voici quelques exemples.

Dans les camps du district de Dafeng dans le Jiangsu « draguer le canal » (traduction approximative) 抽垌沟 est la technique de partage de la nourriture entre les détenus par laquelle l'officiant, qui doit se servir le dernier et change tous les jours, évacue habilement le liquide de cuisson au fur et à mesure qu'il sert ses camarades, de façon à se conserver plus de nourriture consistante lorsque viendra son propre tour. Dans les camps de la région de Shanghai, « avoir une ligne rouge extérieure » 有红外线, c'est pouvoir obtenir un meilleur traitement et des visites grâce aux relations de ses proches, tandis qu'une « peau de tigre » 老虎皮 est un cadre de l'administration des camps de rééducation par le travail. Dans les camps du Zhejiang, un « grand Nord-Est » 大东北 est un ancien prisonnier de retour des camps du Nord-Est, après y avoir été envoyé lors des campagnes « Frapper fort » du milieu des années 1980. Dans le Nord, justement, un « enchaînement de 15 » 十五贯 est l'humiliation d'un nouveau prisonnier, qui doit faire à toute vitesse quinze fois le tour d'un cercle, le dos courbé et la tête entre les mains.

L'existence de cet argot des camps est bien perçue avec défiance, puisque l'argot, au même titre que les codes, les langues étrangères et les dialectes, est expressément interdit dans les règlements des camps de travail, en particulier lors des rencontres, surveillées, entre les détenus et leurs proches ou leurs avocats, ce qui lui donne sans doute pour contrainte de viser à une ressemblance artificielle encore plus grande avec le langage commun. Au final, il apparaît qu'en guise de classes dangereuses et trompeuses par leur langage, la catégorie la plus représentée en nombre de pages est celle des marchands (84 pages), ce qui donne une idée des rapports sociaux en Chine. Le podium est complété par la société secrète de Hongmen (74 pages) et par la criminalité actualisée jusque dans son mode de « rééducation par le travail » (66 pages), soit par les deux types de groupes sociaux dont les objectifs ou l'existence même sont les plus sensibles politiquement du palmarès.

1.3. De la divergence sociale, confortée par les mots de l'argot

S'il est un pan de vocabulaire que les lexiques des différents jargons chinois ne sauraient négliger, c'est bien celui des chiffres. Chaque corporation, cri-

minelle ou non, dispose de son propre système dont l'opacité assure sa capacité à tromper le gogo. Certains lexiques disposent même de plusieurs systèmes de numération : le premier lexique d'époque Song reproduit en annexe de *l'Encyclopédie des langages codés* (Pan, 1995 : 827) s'ouvre sur deux séries de chiffres concurrentes dont les emplois respectifs ne sont malheureusement pas précisés.

Le principe de classification du *Dictionnaire d'argot, de langages codés, de jargons* (Qu, 1996) est plus propice aux comparaisons, car chaque mot d'argot, présenté individuellement dans l'ordre du dictionnaire (qui classe par le nombre de traits des caractères), voit ses différentes significations déclinées selon le milieu qui l'utilise, son époque et sa localisation. Il apparaît ainsi immédiatement, pour se limiter à un exemple, que le caractère 全 *quán* (p. 165), qui signifie « tout » dans le langage courant, participe de trois séries au sein desquelles il représente trois chiffres différents. Bien entendu, rien ne garantit que l'inventaire soit exhaustif.

À la fin de la dynastie des Qing, dans l'argot des fabricants de jambon de la province du Zhejiang, dans le Sud de la Chine, 全 *quán* signifie « 3 », au sein de la série « 苍 *cāng*, 独 *dú*, 全 *quán*, 才 *cái*, 根 *gēn*, 仙 *xiān*, 灵 *líng*, 赤 *chì*, 草 *cǎo* ». Un *cave* en retiendrait quelque chose comme « ciel, seul, tout, talent, racine, divinité, âme, rouge, herbe »...

Au même moment, des groupes de mendiants de la Chine du Nord, emploient le même « tout » pour désigner le chiffre 9 dans la série « 由 *yóu*, 中 *zhōng*, 人 *rén*, 二 *èr*, 大 *dà*, 王 *wáng*, 主 *zhǔ*, 井 *jǐng*, 全 *quán*, 非 *fēi* ». Cette série se traduit en un charabia absurde (« par, milieu, homme, deux, grand, roi, propriétaire, puits, tout, non ») et, comme la précédente, rien en chinois ne la rapproche phonétiquement de la série normale, à savoir « un 一 *yī*, deux 二 *èr*, trois 三 *sān*, quatre 四 *sì*, cinq 五 *wǔ*, six 六 *liù*, sept 七 *qī*, huit 八 *bā*, neuf 九 *jiǔ*, dix 十 *shí* ». Pour simplifier les choses, 4 se dit même 2 dans cette dernière série. Les mendiants ne sont décidément pas des gens comme tout le monde et ce qui est certain c'est qu'ils n'ont rien à voir avec des charcutiers, leurs argots respectifs étant l'un des éléments qui les instituent en entités sociales distinctes.

Enfin, dans l'argot criminel, apparemment généraliste, ultérieur et d'une extension géographique portée à l'ensemble du territoire, l'inflation aurait porté le « tout » jusqu'à 10 : 旦底 *dàn dǐ*, 两道子 *liǎng dào zi*, 横川 *héng chuān*, 侧目 *cè mù*, 满巴子 *mǎn bā zi*, 撒子 *piě zi*, 皂底 *zào dǐ*, 分头 *fēn tóu*, 缺丸 *quē wán*, 全 *quán*. Dans cette série, beaucoup plus transparente et dont de nombreuses variantes sont perceptibles dans d'autres jargons, le procédé de création de l'argot par description de l'écriture est souvent facile à deviner. Il le serait sans doute beaucoup moins à l'écoute impromptue d'une con-

versation hors contexte, c'est-à-dire dans son usage effectif, mais dans la situation présente d'une suite complète couchée par écrit il suffit de lire ou de traduire. Un (一) est bien le « bas de 旦 » ; deux (二) ce sont bien « deux voies » ; trois (三) est bien un « fleuve 川 horizontal » ; quatre (四) est un « œil 目 de côté » ; cinq (五), sans allusion à l'écriture, est bien une « pleine paume » (même si le mot *bāzi* désigne également, à tour de rôle selon les dialectes, les organes génitaux masculins ou féminins) ; sept (七) est un « bas de savon 皂 » ; huit (八) est « la tête de la division 分 » ; neuf (九) est « une boulette 丸 incomplète »... Quant à 全, il contient bien un caractère dix 十 en son milieu.

Une autre investigation rapide, limitée à seulement trois des pages regroupant les expressions commençant par le caractère « un » (一) et à une seule somme d'argent, la somme de dix mille yuans, quantitativement bien moins représentée que l'unité, la centaine ou le millier de yuans, permet de redessiner les frontières intérieures de la Chine.

Dans le milieu du jeu de la préfecture de Yichun, située dans la province du Jiangxi, « dix mille yuans » se dit « 一座山 une montagne », alors que dans l'ensemble de cette même province, les voyous et les voleurs, eux, recourent à l'expression 一担水, qui signifie littéralement « une charge (de deux seaux) d'eau (portée aux deux bouts d'une palanche) », selon une logique graduée qui veut que cent yuans soient « un pied d'eau » 一尺水 (à peu près 30 centimètres).

Les « voyous et voleurs » du Jiangxi ont donc pris leurs distances avec leurs compatriotes joueurs sur la question des dix mille yuans et leur argot les a rapprochés des « groupes criminels » hongkongais qui désignent la même somme par l'expression « une bassine d'eau » 一盆水, à la différence des « mafieux » hongkongais (il doit y avoir une nuance), qui parlent d'un moustique 一蚊 ou d'une assiette 一盤, très probablement par déformation phonétique délibérée. Mais les liens provinciaux refont surface dans la désignation par les joueurs de Yichun de la somme de mille yuans par l'expression « une jarre d'eau » 一缸水.

Les « groupes criminels » shanghaiens sont moins prosaïques que leurs homologues hongkongais. Pour eux, dix mille yuans, c'est 一枝花 un rameau de fleurs ; parfois, ils parlent aussi d'un bateau 一船, sans doute pour oublier qu'une autre expression voisine, qu'il leur arrive d'employer, « un pied de fleurs » 一株花, désignait anciennement une « fille » dans l'argot des séducteurs, détournant les jeunes femmes avant de les pousser à la prostitution.

Le langage populaire shanghaien, en revanche, recourait à la métaphore du jeu pour désigner les dix mille yuans : l'expression 一只台面 désigne

littéralement une « surface de table », quelque chose comme « une table », au sens où le français dirait « tapis », à savoir tout l'argent des mises trônant sur la table de jeu. Les criminels du Henan voient la somme en trois dimensions, non plus comme une surface, mais comme « un cube » 一立方, et ils ont sûrement raison puisque le français dit « une brique ».

2. Transgression langagière et rapports sociaux : les enjeux de l'insulte et le modèle de la famille

Le langage argotisé est donc bel et bien l'un des critères du clivage qui rend ces classes dites dangereuses hermétiques les unes aux autres. Paradoxalement, c'est néanmoins dans leur coexistence permanente et nécessaire que le marché de dupe déjà présupposé par l'effort de création d'un langage artificiel et trompeur peut se concrétiser en une petite politique transactionnelle dont l'enjeu crucial est la limite au-delà de laquelle l'avantage abusif pris sur l'autre par l'enfumage des mots peut ruiner les plans de l'agresseur repéré pour ce qu'il est. Or le repérage de cette limite subtile n'est pas théorisable à partir d'une matière si diverse et fluctuante. Mieux vaut raisonner sur des cas plus tranchés et des configurations modélisables. Du point de vue de la transgression langagière, l'insulte est un cas de figure voisin préférable par sa simplicité, d'autant plus que le gros mot la rend flagrante ; quant au jeu social de la divergence et de la convergence, s'il est une structure modélisée permettant de l'observer à loisir sans se laisser distraire par mille paramètres anecdotiques, c'est bien la cellule familiale chinoise aux ramifications clairement hiérarchisées.

À défaut d'une étude minutieuse et argumentée, Zhang Tingxin a eu le mérite de dresser une typologie originale des usages de l'insulte dans les traditions populaires chinoises, incluant même l'établissement d'un schéma d'une politique de l'insulte au sein de la famille détaillé selon la variété des liens possibles (Zhang, 1994 : 30-32). À l'occasion de considérations connexes sur les fonctions de l'insulte en général dont la plupart relèvent de la routine pragmatique, quatre des dix fonctions dégagées touchent à l'insulte dans la famille et valent d'être relevées pour être remises en perspective.

On savait bien que des parents frappaient et insultaient leurs enfants, mais on ne pensait pas forcément que c'était pour asseoir leur autorité et les intimider, encore moins dans le but de « *nourrir en eux le sentiment de la piété filiale* » ! À cette fonction n°6 succède la fonction n°7 de l'insulte : *s'insulter pour s'amuser, « amusement spécifiquement populaire, qui exprime la cohésion et la joie du groupe »*, surtout entre époux, entre oncles et neveux, entre garçons et filles de noms de famille différents (qui ne sont donc pas parents par le sang). La fonction n°9 aborde un versant encore plus joyeux de l'éducation

des enfants : certains parents emploient des gros mots et des insultes pour aider les bébés à exercer leurs capacités articulatoires au premier stade de l'apprentissage du langage. On se prend à regretter de ne pas avoir assisté à de telles scènes et on s'étonne rétrospectivement d'avoir été systématiquement rappelé à l'ordre par des parents chinois trop urbains, soucieux que leurs enfants n'apprennent pas trop vite à la maison ce qu'ils auront tout le temps d'apprendre par eux-mêmes en dehors.

Quant à la fonction n°8, elle relève la possibilité d'employer des insultes comme surnoms ou comme compliments (夸奖 *kuājiǎng*) à l'intention des plus jeunes. Ce serait un peu l'équivalent d'un « Ben, mon salaud ! » ou d'un « Oh ! le bâtard ! » saluant, par exemple, un exploit sportif. Il est vrai que les Chinois ont l'habitude de donner des surnoms peu valorisants aux jeunes enfants. De fait, beaucoup d'adultes refuseront de révéler le leur, mais continueront à appeler leur progéniture « œuf pourri » (le 皮蛋 comestible), « bouton » (de vêtement, quand même...) ou « caillou » — tous ces exemples ont été pris au sein d'une même famille pas du tout superstitieuse. À l'origine, il s'agissait de tromper le dieu des enfers lorsqu'il consultait ses registres pour rappeler à lui des humains : il n'allait pas arrêter son choix sur ces objets sans vie ou sans valeur. Le décalage culturel ainsi recontextualisé est donc moins surprenant qu'il y paraît de prime abord, à l'exception notable de la valeur éducative accordée à l'insulte, autant pratiquée par les parents permissifs que par les parents Thénardier.

Mais qui peut insulter qui dans une famille traditionnelle ? Telle est la question que Zhang Tingxin s'efforce de traiter à l'aide de deux schémas complets établis à partir de deux repères différents, un homme puis une femme, dont il analyse tous les rapports possibles avec leurs parents, eux-mêmes classés en trois groupes, dont l'existence et l'asymétrie dénotent une divergence significative avec les coutumes françaises modernes :

- les parents du côté du père, des grands-parents jusqu'aux petits-enfants, ces derniers étant forcément attribués à la lignée patriarcale ;
- les parents du côté de la mère, dont les liens sont très simplifiés en comparaison, puisqu'ils sont réduits à trois sous-groupes (les femmes de générations plus anciennes, les hommes de générations plus anciennes, les cousins quel que soit leur sexe) ;
- la famille de l'épouse, simplifiée de manière assez confuse, ou de l'époux dans le cas de la femme, qui voit cette catégorie s'enrichir de toute la descendance attribuée à la lignée paternelle dans le cas de l'homme.

Lorsque l'individu de référence est une femme, les rapports possibles avec la famille du mari sont donc les seuls à être substantiellement modifiés, mais le reste ne varie pas (la famille de la mère reste réduite à trois

catégories vagues) ou peu (la famille du père est presque aussi riche que dans le cas précédent, n'ayant perdu que la descendance).

Les possibilités et les impossibilités d'insultes s'avèrent parfois d'autant plus surprenantes que leurs justifications paraissent boiteuses. Un Chinois d'aujourd'hui aurait tendance à y voir une configuration très locale (campagne du Shandong) et datée, car il est vrai que les rapports sociaux évoluent à marche forcée de manière pour le moins chaotique dans la Chine actuelle. C'est sans doute la conséquence de maladroites d'expression de l'auteur qui ne dit pas très clairement que les insultes considérées sont a priori des insultes extrêmement grossières, c'est-à-dire souvent des insultes à caractère sexuel explicite, sur un canevas tournant autour du schéma « je nique ta mère », le verbe et l'objet de la proposition type puisant dans la richesse de vocables et de configurations que le reste de l'article illustre consciencieusement. Toujours est-il que si les explications sont boiteuses ou partielles et la validité de ce schéma détaillé pas entièrement généralisable au-delà du cadre spatio-temporel de son observation manifestement intuitive, ce schéma n'en correspond pas moins à la manière dont ces relations familiales ont pu être intériorisées par un individu à un moment donné et fait voir quels sont les enjeux généraux d'une politique de l'insulte à défaut d'apporter la bonne solution particulière à chaque cas de figure.

Personne ne sera surpris qu'un homme ne puisse pas déceimment insulter ses grands-parents paternels et maternels, ni ses oncles et tantes. Du reste, aucun cas de figure n'autorise à insulter un membre d'une génération plus ancienne quelle que soit sa place dans la famille. En revanche, il n'est pas évident a priori qu'il soit acceptable qu'un père et une mère insultent leurs enfants, sans qu'il soit tout aussi acceptable qu'un grand-père paternel insulte son petit-fils ou même sa petite-fille. Or les schémas de Zhang Tingxin nient cette possibilité. De même, si les frères et sœurs du père peuvent insulter leur neveu et si les tantes semblent transmettre cette licence à leurs maris, étrangers *stricto sensu* à la famille, il est une exception de taille, celle du frère aîné du père : cet oncle-là et lui seul n'a pas le droit d'insulter son neveu, droit dont jouit pourtant son épouse ! Il n'est pas inutile de préciser qu'une telle interdiction semble parfaitement imaginaire à tout Chinois moyen consulté sur la question.

La première partie de l'explication de Zhang Tingxin est sans doute pertinente, mais il aurait fallu la développer pour en expliciter les présupposés et pour la nuancer dans son application. Le grand-père paternel et son fils aîné, qui est a priori son successeur immédiat dans la hiérarchie familiale patriarcale, sont les chefs du clan et en incarnent la moralité. Leurs obligations de décence sont donc les plus strictes. L'explication par le tabou sexuel est moins convaincante. Certes, il est sans doute très mal vu, comme

le relève Zhang Tingxin, que le grand-père ou l'oncle se permettent des propos ou des comportements salaces vis-à-vis de « *la femme de leur fils ou de leur frère* ». Or, si l'insulte au fils ou frère est sexuelle, dans la mesure où il est hors de question de lui « niquer sa mère », on ne peut que lui baiser sa femme. Et si on commence à le dire, on entrevoit la possibilité de le faire. Mieux vaut donc se censurer dès le début, en effet. Cela dit, l'aspect sexuel de l'insulte aurait eu les mêmes conséquences si cette dernière avait été proférée par les autres oncles et la promiscuité n'aurait pas été moins embarrassante si des propos du même acabit étaient sortis de la bouche de la grand-mère, d'une tante ou de la femme, parfois jeune, d'un oncle de rang inférieur, avec dans ce dernier cas des possibilités bien plus grandes d'envisager un passage à l'acte. Or tous ces cas de figures sont envisageables dans le schéma de Zhang Tingxin.

L'aspect sexuel très concret du prétendu interdit pèse donc bien moins que la distribution structurelle des rôles au sein de la famille, qui implique de laisser à chacun une place où il puisse accomplir sa fonction par rapport aux autres sans empiéter sur leur pré carré. L'insulte du grand-père ou de l'aîné de ses fils a trop de poids pour être vivable. De surcroît, il ne relève pas de leur compétence directe de remettre dans le droit chemin le petit-fils ou le neveu qui aurait mérité d'être insulté. C'est à ses parents, père et mère, que de fait il revient de s'acquitter de cette besogne, ne serait-ce qu'en tant que fusibles préservant l'autorité du chef de clan dans le cas où le déviant n'amenderait pas son comportement, hypothèse qui ne saurait être écartée s'il a bien mérité d'être insulté si grossièrement par sa famille. Resterait à déterminer les modalités de la transition entre le rôle de père et celui de grand-père paternel : comment peut-on insulter son fils, même l'aîné, quand on ne peut pas insulter ses petits-fils ? Sans doute est-ce le moment de l'accession au statut de grand-père patriarche de tout le clan qui entraîne la redistribution des obligations entre les uns et les autres. Si les tantes et les oncles de rang quelconque, ainsi que leurs femmes, peuvent insulter leur neveu, c'est, à l'inverse, parce qu'ils étaient d'emblée écartés de la responsabilité suprême et qu'ils n'avaient en outre pas de responsabilité directe dans l'édification du canard boiteux.

Les possibilités d'insultes avec les générations suivantes semblent confirmer pour partie ce raisonnement. Les frères et sœurs sont supposés ne pas pouvoir s'insulter. Si chacun est parfaitement à sa place, on peut le concevoir, mais ce n'est pas toujours très réaliste, à moins de considérer les seules insultes grossières, à caractère sexuel : dans ce cas, effectivement, il est peu fréquent qu'entre frères et sœurs on se traite de « fils de pute » ou qu'afin de dévaloriser l'adversaire on se vante de rapports intimes non dénués de rudesse avec la mère commune... Pour les individus de même gé-

nération, il est en revanche autorisé dans les deux sens qu'un homme et les maris de ses sœurs échangent des insultes. Par définition, ces derniers sont extérieurs à la famille, rien de fondamental dans la structure familiale n'en est affecté, mais il est sans doute préférable de se retenir, surtout sur l'aspect sexuel de l'insulte.

Restent les rapports avec les jeunes générations, celle des fils ou des neveux, celle des petits-fils et petits-neveux. L'usage chinois général est qu'ils ne peuvent pas insulter la génération de leurs pères ou grands-pères. Mais le schéma de Zhang Tingxin a de quoi surprendre dans le traitement de la réciproque, sur laquelle il ne donne pas un mot d'explication. Un homme peut insulter ses propres enfants et le schéma correspondant de la femme lui accorde le même pouvoir (il faut bien apprendre aux petits à articuler...) En revanche, parmi tous ses neveux et nièces, il ne peut insulter que les enfants de son grand frère, celui auquel il doit pourtant le plus de respect, tandis que sa femme peut insulter tous ses neveux et nièces. Enfin, l'homme ne peut insulter aucun de ses petits-enfants ou petits-neveux, alors que la femme en a le droit. L'explication probable combine plusieurs critères. Tout d'abord, les enfants des sœurs relèvent de l'autorité des hommes d'une autre famille ; les insulter, c'est s'arroger l'autorité d'un autre, donc bouleverser les structures familiales. Certes, le caractère sexuel de l'insulte pourrait constituer une entrave dans le cas des enfants des sœurs (qu'il faut insulter pour atteindre leur progéniture), mais si c'était le facteur déterminant, il fonctionnerait moins pour ceux du petit frère (dont la femme, par définition, n'a pas de lien de consanguinité avec l'auteur des insultes), alors qu'il n'est pas davantage possible de les insulter, et se heurterait à la possibilité d'insulter les enfants du grand frère, qui n'a pas plus de raisons objectives que son cadet de supporter qu'on implique sa femme dans quelque turpitude sexuelle. De fait, il semble que si l'homme peut insulter les enfants de son grand frère et pas ceux de son petit frère, c'est qu'il a une autorité sur son petit frère et qu'il empiéterait donc de manière intolérable sur ses prérogatives de chef de famille. Paradoxalement, s'il peut insulter les enfants de son grand frère, c'est qu'il ne saurait remettre en cause par ce seul geste l'autorité de son aîné, tant la hiérarchie entre frères est supposée intangible. En réalité, le raisonnement est le même que plus haut, avec un glissement de génération, l'insulté devenant l'insulteur. L'interdit qui porte uniquement sur les enfants des sœurs et des petits frères est le symétrique exact de l'interdiction qu'avait l'oncle aîné du même homme de l'insulter, alors que sa femme le pouvait : par rapport aux enfants de ses sœurs et de son petit frère, il est bien l'oncle aîné. Et de même que le grand-père paternel de l'individu de référence ne devait pas insulter son petit-fils, ce dernier ne peut insulter ni les siens ni ses petits-

neveux, contrairement à sa femme, qui compte beaucoup moins. Néanmoins, l'autorisation d'insulter les enfants du grand frère constitue une entorse substantielle à la précaution instinctive de ne jamais insulter dans le cadre familial même élargi un individu portant le même nom de famille que soi.

Un raisonnement identique vaut pour les relations avec la famille de la mère, qu'on soit un homme ou une femme. Il est impossible d'insulter les générations supérieures (tantes et oncles maternels) ; les oncles maternels n'ont pas davantage le droit d'insulter leur neveu ou nièce, car ce serait empiéter sur l'autorité de son père en se plaçant dans une position équivalente sans même faire partie de la famille (accessoirement, le caractère sexuel de l'insulte atteindrait leur propre sœur, mère de la cible de leurs attaques) ; les tantes ne bénéficiant pas de la même autorité peuvent en revanche insulter comme bon leur semble.

Jusqu'ici, tous les rapports analysés pour un homme impliquaient soit une impossibilité totale d'insulte soit une possibilité à sens unique, toujours de la génération supérieure à la génération inférieure. La seule possibilité d'insulte réciproque concernait les rapports avec les beaux-frères, les seuls interlocuteurs de la même génération à jouir de ce privilège. Dans les rapports avec la famille de l'épouse, il n'y a en revanche aucune insulte à sens unique envisageable entre les générations. Il n'y a que la possibilité de s'insulter réciproquement avec sa femme et avec ses frères et sœurs, mais pas avec les maris de ses sœurs...

Outre les comparaisons déjà évoquées, le schéma qu'établit Zhang Tingxin pour les possibilités d'insultes avec une femme contient quelques différences notables. Dans le cadre de ses relations avec sa famille d'origine, c'est-à-dire la famille de son père, une femme bénéficie du même traitement qu'un homme, y compris l'impossibilité, théorique diront certains, d'être insultée par son grand-père ou par l'aîné de ses oncles. Mais elle a l'avantage sur un homme de pouvoir insulter ses neveux et sans doute aussi ses petits neveux, même si le cas de figure n'est pas envisagé explicitement. En outre, elle a le loisir d'échanger des insultes avec les femmes de ses frères, ce qui n'est pas possible pour un homme. Au sein de la famille de sa mère, tout fonctionne comme pour un homme, mais les plus grands changements touchent la famille de son mari. L'homme ne pouvait presque rien faire avec la famille de sa femme ; la femme peut presque tout faire avec la famille de son mari. À croire que ce sont les femmes qui sèment la zizanie dans les familles chinoises. Évidemment, elle peut insulter ses propres enfants (qui relèvent de la famille de son mari, dans laquelle elle a été admise), mais elle peut aussi insulter toutes les générations inférieures et à sens unique, ce qui n'était pas possible pour un homme avec sa famille

par alliance, ni avec sa propre famille. Tous les autres rapports figurant dans le schéma sont réciproques (insultes possibles avec les membres de la même génération), y compris ceux qui devraient être asymétriques. Car s'il est parfaitement normal de ne pas pouvoir insulter les générations plus anciennes et d'y inclure le frère aîné du mari, il est totalement stupéfiant et surtout contraire aux observations les plus élémentaires et les mieux établies de la réalité chinoise que la belle-mère ou le dit beau-frère ne puissent pas insulter leur bru et belle-sœur. Une belle-mère ne doit pas, ou ne devrait pas, insulter son gendre, mais en Chine la réciproque n'est pas imaginable, sauf microclimat spécifique au terrain observé par Zhang Tingxin.

En passant de l'échelle de la famille à celle du pays, nul doute que se feront jour de tels microclimats, mais l'impensé structural entrevu en dépit des failles des schémas de Zhang ouvre la question de sa transposition à l'échelle de groupes sociaux structurés d'extension supérieure et suggère notamment qu'il n'est pas dit d'avance que l'autorité suprême ait tout loisir d'insulter plus bas que soi, comme il est tentant de l'imaginer.

3. L'insulte politique chinoise et la classification sociale

3.1. Faiblesse et rareté des gros mots spécifiquement politiques

Les insultes politiques ne sont pas légions en Chine et parmi elles c'est encore plus vrai des gros mots, mais peut-être est-ce lié au fait que les options politique sont moins diversifiées qu'ailleurs. On peut péniblement relever l'indiscutable 毛粪 merde maoïste, dont le doublon 毛左, « gauchisme maoïste », est déjà moins convaincant. Il faut se rabattre sur les différentes catégories de « vendus », pour trouver des marques d'ironie ou de dureté qui donnent un début de prétexte aux efforts de remplissage : 五毛 littéralement « demi-yuaniste » (payé 50 centimes pour soutenir le Parti sur des forums en ligne), 自干五 « demi-yuaniste » volontaire (tellement bête qu'il accomplit la même tâche spontanément), « vendu aux Américains » 美奸 (ou aux Japonais 日奸), expressions dont le dernier caractère 奸 est lié à la notion de « viol ».

Les insultes sociologiques sont plus riches, peut-être à proportion de la diversification sociale en cours, mais elles incluent peu de mots grossiers, jouant davantage sur l'humour ou l'image. Un 苦逼 crevard (amer – con, l'étymologie du second composant étant comparable à celle de son équivalent français) mène une vie d'esclave ; un 红酒逼 « connard à vin rouge » serait une sorte d'apprenti bourgeois en quête permanente de loisirs et d'expériences qu'il veut raffinées et originales ; la 绿茶婊 « pétasse à thé vert » est un peu son équivalent féminin.

Quant aux sujets brûlants, le phénomène dominant est la reprise ironique de propos officiels affligeants au point de faire date, comme les fameux « avoir des rapports sexuels à tour de rôle » (轮流发生性关系) ou le fameux « en tout cas moi j’y crois » (反正我信了).

Un Chinois d’aujourd’hui, même trop jeune pour avoir vécu cette période de l’histoire récente, aura moins de mal à citer une liste substantielle d’accusations politiques infamantes de l’époque communiste, en particulier de la Révolution culturelle, mais la majorité de ces insultes ne sont, dans la phraséologie de l’époque, qu’une description apparemment dépassionnée et objective du grief, pas une grossièreté : mauvais élément 坏分子, (révisionniste) contre-révolutionnaire 反革命 (修正主义) 分子, élément anti-parti 反党分子, déviationniste capitaliste 走资派, traître 叛徒, réactionnaire 反动派, grand propriétaire 大地主, paysan riche 富农, etc.

D’autres expressions exemptes de gros mot flagrant ont un arrière-goût plus acerbe : 土皇帝 empereur terrien, 工贼 « traître à la classe ouvrière » au sens du français « jaune », 内奸 traître de l’intérieur (avec le caractère 奸 vu plus haut). Mais c’est avec l’irruption des animaux et des monstres que s’amorce un virage, encore laborieux, dans la direction espérée : 老狐狸 vieux renard, 大蛀虫 grosse vermine (les épithètes jouent un rôle non négligeable), 变色龙 caméléon, 牛鬼蛇神 littéralement « démon-vache esprit-serpent » (mais l’expression date de la dynastie des Tang...), 吸血鬼 vampire, (美帝国主义的) 走狗 « chien couchant » donc laquais (de l’impérialisme américain). En fin de parcours, on trouve enfin quelques modestes 流氓 voyou, 破鞋 traînée (littéralement, chaussure usée ou percée), 大混蛋 gros salaud. Mais c’est avec la « neuvième catégorie puante » des 臭老九, dont relèvent une partie des « éléments des quatre catégories » 四类分子, qu’on approche du cœur de l’insulte politique chinoise.

3.2. *Insulte et classification chiffrée : à partir de la « neuvième catégorie puante »*

Pendant la Révolution culturelle, les intellectuels étaient traités de 臭老九 « neuvième catégorie puante », selon la traduction consacrée, mais, littéralement, il s’agissait en fait du « vieux neuf puant », sur le modèle des « vieux deux », « vieux trois » et ainsi de suite, par lesquels sont désignés les rangs occupés dans une fratrie. En dépit de quelques aléas historiques, la « neuvième catégorie puante » est un héritage des classifications établies par la dynastie mongole des Yuan aux XIII^e et XIV^e siècles. À une classification ethnique minutieuse, dont ne sont d’ordinaire retenues que les quatre grandes catégories des sujets de l’Empire (1 les Mongols, 2 les peuples

d'Asie centrale et les étrangers plus lointains encore, 3 les Chinois du Nord, 4 les Chinois du Sud), s'ajoutait une classification des métiers selon l'appréciation de leur apport à la société. La version la plus communément acceptée en est exposée dans un laconisme très chinois, par la simple juxtaposition d'un chiffre et d'une syllabe désignant le métier occupant ledit rang : 一官, 二吏, 三僧, 四道, 五医, 六工, 七匠, 八娼, 九儒, 十丐. 1 Hauts fonctionnaires ; 2 Petits fonctionnaires ; 3 Clergé bouddhiste ; 4 Moines taoïstes ; 5 Médecins ; 6 Professions techniques supérieures ; 7 Petit artisanat ; 8 Prostituées ; 9 Lettrés ; 10 Mendiants. Les lettrés confucéens, incarnations vivantes mais peu productives de la culture chinoise traditionnelle, jouissaient donc d'une considération inférieure à celle dont bénéficiaient les prostituées et à peine supérieure à celle des derniers du classement, les mendiants. Il n'est pas interdit de prendre ça pour une insulte.

Avant la prise de pouvoir par les communistes, une résurgence imprévue de ce classement a sans doute assuré la jonction avec l'invective de la Révolution culturelle. Selon un mécanisme de création argotique déjà exposé justement à propos des séries de chiffres et prenant pour point de départ la structure des caractères chinois, en quelque sorte épelés, les soldats (兵 *bīng*) étaient nommés 丘八 (*qiū bā*), sans qu'aucun rapport phonétique, ni aucun rapport sémantique ne puissent justifier la transformation : l'expression finale signifiait littéralement « monticule - huit », autant dire qu'elle n'avait aucun sens. Puis, alors que le terme *qiū bā* était déjà passé dans la langue populaire, par une analogie fondamentalement arbitraire et illogique, comme en attestent les divergences énormes entre les différentes tentatives de rationalisation, les étudiants ont été dans la première moitié du XX^e siècle baptisés à leur tour 丘九 *qiū jiǔ*, soit « monticule - neuf », peut-être par réminiscence de la classification Yuan, en tant que lettrés en devenir. Quoi qu'il en fût, l'intellectuel était de nouveau associé au chiffre neuf.

Le terme de « vieux neuf puant » employé lors de la Révolution culturelle a donc quelque chance de s'être imposé par lui-même, auquel cas l'établissement d'une liste de réprouvés atteignant le chiffre de neuf catégories serait probablement une tentative *a posteriori* de rationaliser logiquement le phénomène, car les intellectuels n'étaient certainement pas la catégorie la plus méprisée de la liste, loin s'en faut, y compris en ces temps troublés. Si le chiffre 9 est utilisé pour stigmatiser les intellectuels, alors qu'aucune autre catégorie de la liste n'est identifiée à son prétendu numéro, il faut en chercher la raison ailleurs que dans l'ordre de la liste, par exemple dans les antécédents historiques ou dans la manie chinoise de classer en petites listes mnémotechniques. Ce qui est certain c'est qu'un chiffre 9 ne définit pas une catégorie sociale claire et encore moins son ignominie. Pour ce faire, il fallait autre chose, par exemple un ajout :

« Français » n'est pas une insulte, « sale Français » le devient. Si « puant » (*chòu*) s'est imposé, parmi les nombreuses solutions possibles, sa proximité phonétique avec *qiū* est pour le moins une belle coïncidence : à la différence de ton près, « tcho » et « tchio », pour simplifier, ne sont pas si éloignés.

Si le terme a eu le succès qu'on lui connaît, c'est que l'association du chiffre neuf à la classe des intellectuels ouvrait la voie à la constitution d'une liste numérotée, où les intellectuels occuperaient la place assignée. Ce n'est pas le terme « puant » qui fait l'insulte, mais la position dans un classement, à l'échelle d'une famille ou d'une nation, peu importe. Les lettrés de l'époque Yuan étaient déçus et dégradés, quand bien même la liste qui en attestait ne comportait pas la moindre épithète dégradante. La liste des « neuf catégories noires » (黑九类), comportait les propriétaires (地主), les paysans riches (富农), les réactionnaires (反动派), les mauvais éléments (坏分子), les droitistes (右派), les traîtres (叛徒), les espions (特务), les déviationnistes capitalistes (走资派), les intellectuels (知识分子). Les cinq premières catégories étaient les pires et justifiaient l'existence d'une première liste, celle des « cinq catégories noires », qui pouvait se résumer en une suite de cinq abréviations monosyllabiques (地富反坏右) parfaitement conforme aux habitudes mnémotechniques des Chinois.

Il y avait donc cinq classes sociales, d'une part, et un numéro 9, d'autre part. Pour que ces deux données ne fassent plus qu'une, il fallait trouver les numéros manquants, quitte à meubler par des catégories sinon artificielles, du moins déconnectées de toute analyse sociologique et idéologique s'inscrivant dans la logique communiste. C'est un fait incontestable que jamais aucune des huit autres catégories n'a été associée à son chiffre et qu'il n'y a jamais eu de comptage jusqu'à neuf, de même qu'il est patent que les intellectuels n'étaient certainement pas considérés comme inférieurs aux précédentes catégories et que les « cinq catégories noires » les incluaient déjà, en particulier en tant que « droitistes », depuis les Cent Fleurs.

Ce sont des habitudes linguistiques, en partie nées des mécanismes de formation de l'argot ou calquées sur eux, qui ont associé un chiffre aux intellectuels et ont créé une série ajustée à partir d'une première liste resserrée pour lui faire inclure ce chiffre ; c'est aussi le mécanisme argotique de déformation en chaîne qui a abouti à l'adjonction essentiellement phonétique de *chòu* en lieu et place de *qiū*, alors que personne ne s'étonne qu'aucune des huit autres catégories ne soit « puante » ni même insultée par quelque épithète que ce soit ; c'est l'intériorisation collective du principe de classement total de l'ordre social sur le modèle de la structure familiale qui a imposé tout naturellement le « vieux neuf », dernier rejeton d'une fratrie de réprouvés. À l'heure actuelle, il existe encore une multitude de comptines popu-

lares sans cesse renouvelées égrenant la litanie des « dix sortes d'hommes », des « dix-huit sortes d'hommes », etc. Elles rendent compte de la perception chinoise de l'évolution des rôles sociaux, à l'aune du pouvoir ou de la richesse des uns et des autres.

Le plus souvent, la première classe d'homme (第一等人) est le haut fonctionnaire, riche et heureux, tandis que la dixième catégorie est celle du peuple (qui se dit littéralement les « vieux cent noms de famille »...) : à lui de prendre modèle sur Lei Feng et de faire la révolution. Les acteurs figurent toujours au palmarès, assez haut, et « n'ont qu'à tortiller du cul pour gagner de l'argent » ; les professeurs, assimilables aux intellectuels, sont parfois absents, parfois neuvièmes, parfois derniers.

4. Le facteur technique dans l'expression transgressive et sa politique

4.1. L'écrit décalé : cas concrets de la Révolution culturelle

Défricher l'arsenal des insultes politiques plus ou moins grossières à disposition des gardes rouges et en comprendre l'origine, les liens avec la culture du classement social, à l'échelle de la famille ou de la nation, mais aussi avec les mécanismes de formation de l'argot, c'est sans doute une étape, mais ça ne dit pas comment cet arsenal a été effectivement utilisé en situation. L'idéal serait de pouvoir étudier en détail une « séance de critique et de lutte » (批斗会) de la Révolution culturelle. Malheureusement, faute d'enregistrement sonore à disposition, et *a fortiori* faute de l'enregistrement de toutes les invectives lancées par les foules, on peut certes s'imaginer que les pires insultes étaient proférées, mais on ne peut pas en être sûr.

On peut recueillir des témoignages, mais la mémoire des détails est fluctuante. S'il y a une chose dont on peut être sûr, en revanche, c'est de ce qu'on voit écrit sur les photographies d'époque : banderoles sur les estrades, pancartes accusatrices et bonnets d'ânes des victimes humiliées par les gardes rouges. Les photographies de Li Zhensheng sont sans doute les plus fournies. Parmi elles, les photographies de plusieurs séances de critique de Li Fanwu, dirigeant communiste de la province du Heilongjiang, sont les plus souvent utilisées pour illustrer tout propos sur la Révolution culturelle. Autant se référer à des images qui font partie de la mémoire collective chinoise.

Sur la *photographie 1*, Li Fanwu est le premier à gauche. Les quatre pancartes portent la mention « révisionniste contre-révolutionnaire » et les noms rayés des victimes du jour, avec les caractères de leurs noms renversés en tous sens.

Le détail 1a montre la banderole verticale accrochée à la colonne de gauche. Elle porte l'inscription « À bas Li Fanwu ! » et le caractère « wu » de Li Fanwu est renversé, incliné de 90° vers la gauche.

Le détail 1b reproduit la banderole horizontale à l'arrière-plan. Il manque quelques caractères à gauche mais on peut en déduire qu'elle annonce la « séance (de lutte) contre Li Fanwu de la faction qui de l'intérieur du pouvoir s'engage sur la voie du capitalisme ». C'est la version développée de l'abréviation 走资派 jusqu'ici traduite par « déviationniste capitaliste ». Les autres victimes ne sont pas mentionnées, Li Fanwu est la vedette de la séance. Sur la banderole, les trois caractères de son nom sont barrés individuellement, tandis que le « fan » de son prénom est renversé à 180° (4^e caractère à partir de la droite).

Sur le détail 1c, la pancarte portée par Li Fanwu montre un traitement comparable mais différent. Les trois caractères de son nom sont barrés ensemble et le « wu » de son prénom est incliné de 45° vers la droite.



Photographie 1



Photographie 1a



Photographie 1b



Photographie 1c

La photographie 2 montre une longue et belle banderole horizontale très régulière déclinant les objectifs hardis d'une autre réunion de lutte : « incendier le comité de la province, faire feu contre le quartier général, lutter

contre Li Fanwu ». Chaque caractère du nom de Li est barré d'une croix bien proprette.



Photographie 2

La *photographie 3* montre Li Fanwu en fâcheuse posture, courbé en deux. Sa pancarte accrochée autour du cou porte son nom barré à droite, une caricature au milieu, et son chef d'accusation à gauche. Cette fois-ci, c'est un « élément mafieux ».



Photographie 3

La *photographie 4* montre Li Fanwu en compagnie des mêmes victimes que la *photographie 1*, notamment, à droite, Wang Yilun qui était le deuxième à gauche sur la première photographie. La pancarte est écrite sans aucune déformation des caractères du nom des suppliciés, mais les noms sont barrés. Pour chacun figure la mention « élément antiparti ». Le bonnet d'âne de Wang Yilun, à droite, reproduit la même mention, qui n'est pas visible sur celui de Li Fanwu, mais les noms sont tous barrés, aussi proprement que sur la pancarte.



Photographie 4



Photographie 5

caractères du nom sont une nouvelle fois barrés. Sur la deuxième photographie, les trois caractères du nom sont renversés dans des directions différentes les uns des autres : 45° à gauche pour le premier, 135° à droite pour le dernier.

Les photographies 5 et 6 montrent d'autres façons de dégrader la graphie des noms des accusés. La première montre des traits dédoublés avec un effet de tremblé et les deux



Photographie 6



Photographie 7

contre-révolutionnaire Bo Yibo ». Sur la banderole comme sur la pancarte son nom est barré et surtout la graphie de son nom de famille est extrêmement simplifiée.

Jusqu'à présent, aucune insulte grossière n'est apparue sur les inscriptions de ces séances de critique et de lutte. Seule la terminologie officielle, froide et objective, est utilisée. En revanche, la rature des noms ou leur dégradation graphique est constante. Tout aussi constante est la différence de traitement entre ce qui relève de l'organisation d'ensemble, sous la responsabilité de l'autorité qui tire les ficelles en coulisse, et le travail simple réalisé individuellement par de jeunes fanatiques, mais que l'autorité aurait pu contrôler. On trouve tout de même des insultes moins bureaucratiques écrites sur des photographies de séances de luttes, mais dans des proportions bien plus modestes que ce à quoi on aurait pu s'attendre.



Photographie 8

droit à des tartines (il est question de sabotage de la défense nationale et de menées contre-révolutionnaires). La pancarte de son voisin de droite porte la men-

La *photographie 7* montre une séance de lutte dont la vedette n'est autre que Bo Yibo (薄一波), proche de Mao et père de Bo Xilai, qui a fait parler de lui récemment avant de finir en prison. La banderole, dont les caractères de gauche ne sont pas visibles, annonce une « séance (de lutte) contre le révisionniste

contre le révisionniste

contre le révisionniste

Sur la *photographie 8*, la troisième accusée à partir de la gauche est une « chaussure percée » et seuls ces deux caractères figurent en très gros au-dessus de son nom barré, alors que son voisin de gauche, qui masque une partie du texte avec son bras, a

droit à des tartines (il est question de sabotage de la défense nationale et de menées contre-révolutionnaires). La pancarte de son voisin de droite porte la men-

tion « assassin », en toute simplicité, mais sur son bonnet d'âne, d'une facture plus soignée, ce n'est plus qu'un « élément antiparti ». Peut-être la « traînée » a-t-elle aussi été traitée plus poliment sur son bonnet, mais ce n'est pas lisible...

Sur sa pancarte, la jeune femme de la *photographie 9* est présentée comme un « mauvais élément », rien de plus, mais les colliers dont on l'a parée et surtout les chaussures qu'elle porte autour du cou montrent qu'elle est plus précisément une « chaussure percée ». On n'a pas osé l'écrire, mais le procédé est-il moins humiliant ? En tout cas, cet exemple comme le précédent montre que le passage de l'insulte à l'écrit est loin d'être neutre et qu'il est des procédés techniques aussi insultants que les mots dits gros, de la caricature de la photographie 3 à l'accessoirisation de l'accoutrement de la « traînée ». Au premier rang de ces procédés figurent les agressions contre le nom écrit, dont une petite panoplie était représentée en quelques photographies.



Photographie 9

Elles ne sont pas anodines dans le monde occidental, qui a connu très tôt la *damnatio memoriae*, et elles le sont encore moins chez les Chinois.

Outre la mise en évidence d'enjeux spécifiquement liés à l'écriture de l'insulte et divergeant des enjeux langagiers du gros mot, il apparaît aussi que la manifestation publique de l'agressivité ne saurait être aussi directe selon le degré d'autorité hiérarchique du responsable qui doit assumer tel ou tel détail de la mise en scène. Plus on est haut placé, moins on peut assumer des procédés ouvertement injurieux. Les degrés inférieurs exécutent la basse besogne sans que l'autorité supérieure soit officiellement compromise. Il en va de même que du grand-père qui ne peut pas insulter ses petits-enfants, mais peut (en privé) insulter son fils, qui, lui, peut insulter le petit-fils. La langue bureaucratique du grand-père demeure la matrice de la violence des subalternes. Ce jargon professionnel, parfaitement artificiel et codifié, n'est pas violent s'il est pris au pied de la lettre, mais la violence à laquelle il travaille activement est sa principale finalité. En ce sens, la langue bureaucratique est l'argot d'une classe dangereuse et la Révolution culturelle en est l'illustration outrancière.

4.2. Les nuances de grossièreté induites par les possibilités techniques de l'écrit

La nature technique, et non seulement langagière, de l'écriture influe donc à plus d'un titre sur l'expression de la violence de l'insulte. Les procédés

mis en œuvre dans l'écriture du nom des accusés lors des séances de lutte, en particulier sur leurs pancartes, offraient même des possibilités d'humiliation allant au-delà des mots. Mais le premier phénomène qui s'impose à tous les esprits est celui du filtrage des messages par la censure, rendu possible par la nature numérique de leur écriture. Ce conditionnement de l'insulte par la censure de sa communication écrite ne saurait toutefois occulter les conséquences hors censure des procédures permettant de taper un texte chinois à partir d'un clavier alphabétique, obligeant donc à faire un détour par l'écriture de la prononciation. Usagers naturels de l'alphabet latin, les Français, comme bien d'autres Européens, ont changé leur mode d'écriture et même le contenu de leurs messages en se mettant à rédiger des SMS. Pour des Chinois mal à l'aise avec la transcription alphabétique de leur langue (le *pinyin*), les conséquences ont été colossales et tout un vocabulaire chiffré est apparu, incompréhensible au premier regard, mais totalement étranger à l'argot en ce qu'il ne vise pas l'hermétisme, bien au contraire, mais la facilité de rédaction des messages et la rapidité de communication à l'intention du plus grand nombre.

Dans le domaine des insultes, ce phénomène a eu pour conséquence d'édulcorer encore davantage les messages, puisque les graphies grossières, de toute façon largement ignorées, ne sont même pas prévues par les logiciels courants. Le principe de l'écriture par la prononciation étant de taper d'abord le pinyin complet avant de choisir le bon caractère ou bien de taper l'initiale de plusieurs caractères consécutifs avant de choisir le bon groupe de mots parmi les solutions proposées par la machine, la tentation est forte de se contenter de taper les initiales et de les laisser telles quelles sans afficher les caractères correspondants quand le message est sans ambiguïté ou quand le texte en clair pourrait choquer. Pour dire l'interjection « putain ! », les Chinois disent littéralement « de sa mère ! » 他妈的 *tā mā de*. Il est désormais fréquent de ne voir écrit que « TMD », mais tout le monde comprend. Ce procédé peut aboutir à des dérivations plus originales en matière de gros mots. « Va te faire foutre ! » se dit littéralement en chinois « Va dans la chatte de ta mère ! » *qù nǐ mā de bī !* Pour le taper en caractères chinois, l'un des moyens est de commencer par taper « qnmdb ». Il n'est pas possible d'en rester là, car, à la différence de « TMD », c'est incompréhensible ; mais tout le monde ne souhaite pas aller jusqu'au bout et écrire le gros mot. Dans ce cas, rien n'interdit, une fois tapé « qnmdb », de valider une autre série de caractères aux initiales identiques, par exemple « *qù nián mǎi de biǎo* », qui signifie « une montre achetée l'an dernier », ruse dont le succès n'est sans doute pas étranger aux nombreux scandales de hauts cadres du Parti repérés pour leurs collections de montres de luxe incompatibles avec leurs revenus officiels. Dans un dernier temps, la phrase « une

montre achetée l’an dernier » a commencé à être employée même oralement pour dire « va te faire foutre », à ce détail près que les Chinois, maîtrisant très mal le pinyin, transforment souvent la phrase sans s’en rendre compte, à l’oral comme à l’écrit. On entend donc régulièrement 去年买了块表 *qù nián mǎi le kuài biǎo*, dont le sens est proche, puisque la phrase signifie « j’ai acheté une montre l’an dernier », mais dont les initiales en transcription ne correspondent plus à la phrase de départ.

Si l’écriture joue un rôle original dans les gros mots chinois, c’est néanmoins pour une autre raison : de l’orthographe du gros mot dépend parfois son degré de grossièreté. Il ne s’agit pas d’opposer deux mots différents, mais bien les variantes orthographiques d’un même mot. Le mot « bite » a deux graphies concurrentes en français, avec un t ou deux t, mais la grossièreté du mot reste la même dans les deux cas. De plus, les graphies les plus explicites sont généralement des graphies plus anciennes et moins connues des Chinois ayant négligé cet aspect crucial de leur culture classique, si bien que la grossièreté suprême est souvent l’apanage des plus cultivés, ce qui n’est pas fréquent sous d’autres cieux.

Le mot « bite » peut faire un bon point de départ. Un Chinois normal l’écrira, en simplifié, 鸡巴 *jībā*, avec en première syllabe le caractère du « poulet » (dont la moitié droite est un oiseau), qui n’est pas aussi direct que l’anglais *cock* puisque son redoublement dans *jījī* fait le « zizi ». Mais il s’agit d’une graphie par substitution phonétique d’homophones : la graphie originelle maintenait dans les deux syllabes le radical du « poil » (毛), entourant un élément phonétique donnant la prononciation des deux composants du mot : 毬毬. Il existait encore une autre variante graphique :

雞毬. La première syllabe s’écrivait avec le poulet (en non simplifié à l’époque), tandis que la deuxième mettait le poil au bout et non autour,

comme on le voit plus clairement ici : 毬. De manière générale, lorsqu’il s’agit des parties honteuses et de leur activité, la graphie comportant la clé du poil est la moins policée, si bien que les spécimens ci-dessous pourraient prétendre au rang de musée des horreurs s’il existait des Chinois capables de les déchiffrer. Pour information, les deux premiers caractères sont propres à la femme, les deux suivants (un caractère et sa variante) touchent à l’anatomie masculine et le dernier est une variante de la « pisse » qui a préservé ses poils latéralement.

1 毬 2 毬 3 毬 4 耗 5 毬

Les désignations grossières du sexe féminin font en effet figure de continent noir de l’orthographe chinoise, notamment parce que le mot *bī*, à

l'instar du français « con », entre dans la composition de plusieurs mots polysyllabiques dont la grossièreté originelle a été oubliée, un peu comme celle de « déconner » en français. C'est le cas de *niúbī*, dont « trop fort ! » « mortel ! » ou « ça déchire ! » seraient d'honnêtes approximations sémantiques, mais l'expression, souvent abrégée en *niú*, signifie à l'origine « chatte de vache » et son orthographe la plus fréquente oscille entre le lamentable 牛 B et le faute de mieux de la version 牛逼 dont la deuxième syllabe est rendue par substitution homophonique du caractère « obliger ». La véritable graphie (屌) est méconnue et perturbe par son caractère imagé, car elle est composée de deux éléments qui ne laissent pas de place à la poésie, à savoir 尸, l'un des radicaux du corps, et 穴, la « caverne ». Il est vrai que l'élément 尸 est souvent employé pour désigner ce que la machine corporelle est supposée receler de plus honteux, comme le pet (屁 *pì*), l'action d'excréter (屙 *ē*), la pisse (尿 *niào*) et la merde (屎 *shǐ*), couramment employés dans cette graphie, mais moins convenables, respectivement, dans les deux derniers cas, que 小便 *xiǎobiàn* et 大便 *dàbiàn*. Par exemple, ce dernier dissyllabe n'entre pas dans la composition d'insultes comme le fait 屎 dans 狗屎 (« merde de chien », plutôt que simple crotte). Le radical s'illustre aussi dans la graphie de 屌 *diǎo*, assez grossier, qui veut dire « bite », ou dans celle de 尻 *kāo*, « cul » en tant que substantif, « niquer » en tant que verbe d'action, très grossier et assez cantonnais.

Cette dernière notion, lorsqu'elle doit être rendue de manière crue, est exprimée par le terme *cào*, un incontournable de la langue chinoise, comme l'est *fuck* en anglais ou *joder* en espagnol. Or sa véritable graphie (𦘔) est désormais presque totalement méconnue, l'usage de son substitut phonétique « faire » (操) s'étant répandu, quand le passage à l'écrit n'entraîne pas un changement pur et simple du mot lui-même, au profit de plusieurs des verbes « faire » les plus usités (搞 *gǎo*, 弄 *nòng*, 干 *gàn*), certes aussi grossiers dans cette acception que l'expression française « se faire quelqu'un », mais tout de même bien décevants. On ne saurait pour autant nier que la graphie incriminée est lourdement explicite, puisque le caractère se compose des deux éléments 入 *rù* (entrer) et 肉 *ròu* (viande) qui lui donnent clairement la signification « entrer dans la viande ». La question du franchissement du seuil, pour employer un euphémisme, est celle qui pose problème justement dans les graphies contenant le radical de la porte (門 en non simplifié), pas du tout euphémiques et fréquentes dans l'écriture du vocabulaire sexuel cantonnais. Elles en subissent cruellement le contrecoup, puisqu'elles ne figurent même pas dans la référence qu'est le *Grand dictionnaire des caractères chinois* (édition de 1986), dans lequel ont été scannées toutes les graphies rares présentées dans cette section et absentes des logiciels courants.

Il est pourtant regrettable scientifiquement que le public érudit ne puisse accéder par ce biais à des caractères comme 闞 (sexe féminin), 闞、闞、闞 (sexe masculin), 闞 (le verbe qui les relie), et se voie donc condamné à les glaner sur des sites cantonnais pour les insérer dans un texte.

Ces caractères sont appelés les « Cinq généraux du clan de la Porte » (des généraux « braves comme des tigres »... 门氏五虎将) ou les « Cinq héros sous un même toit » (en chinois, d'un même foyer, « d'une même porte », 一门五杰) : les listes chiffrées et les rapprochements familiaux font partie du patrimoine linguistique chinois, cette matière n'y fait pas exception, au contraire.

La même réticence empêche la propagation de caractères suspects au premier regard, en raison d'occurrences répétées ou déplacées de radicaux tels que celui de l'homme (男) ou de la femme (女), quand bien même ces caractères ne sont pas expurgés du dictionnaire de référence et conservent un petit public hors du cercle des lexicographes. Les caractères 嫫 *nǎo* et 嫫 *niǎo* désignent, de manière évocatrice, le fait de prendre des libertés plus ou moins consenties avec des femmes et les mots seraient encore d'usage dialectal. Quant au caractère 婬 de 婬姦 *jījiān*, « sodomie », d'ordinaire écrit, comme dans « bite », avec un « poulet » de substitution phonétique (鸡奸 en simplifié, 雞姦 en non simplifié), il a été exhumé récemment par des intellectuels homosexuels dans le cadre des recherches qu'ils mènent sur le statut de l'homosexualité dans la Chine traditionnelle à des fins de revendication politique en vue de l'amélioration de ce statut dans la Chine d'aujourd'hui.

L'étymologie invoquée est celle que cite le dictionnaire : elle analyse ce caractère comme la transformation délibérée du caractère « homme », par la substitution, dans sa moitié inférieure, du radical de la « femme » (女) à celui de la « force » (力). La glose est limpide : « prendre un homme comme une femme ».

4.3. L'écrit argotisé : ancienneté du procédé

Il est malheureux que ce dernier exemple ne soit pas clairement daté, car il illustre un phénomène qui n'est pas, au sens propre, de création lexicale sémiologique (si l'on suppose que la prononciation *jījiān* existait déjà et que les rares textes traitant explicitement de la sodomie, s'il en existait, recourraient déjà à des substituts homophoniques), mais un phénomène de création graphique riche de conséquences sémantiques.

Or un tel phénomène, court-circuitant les procédés habituels d'innovation sémantique par des glissements de sens ou par le jeu indéfini des com-

binaisons, peut constituer *in fine* un autre moyen de parler sans être compris de ses ennemis (ce qui est le propre de l'argot...), comme de contourner leur censure, non pas quand elle est exercée à l'oreille dans des interlocutions *in situ* mais quand elle l'est désormais à la machine, dans des interlocutions technicisées par l'écriture.

Il suffit de produire des graphies non répertoriées, voire, dans le cas de figure moderne, de recourir à des modalités de fabrication incompatibles avec le fonctionnement technique du filtre, notamment, dans le domaine informatique, en passant d'un codage analysable comme écriture à un codage imagier dont la machine ne peut déceler automatiquement le réinvestissement langagier. L'argot du mot se doublerait d'un argot de l'écrit, dont nos langues, en comparaison des possibilités du chinois, ne possèdent qu'une version très rudimentaire et transparente, destinée à apaiser les modérateurs de forums (« fils de p... ! ») ou à berner les filtres de courrier indésirable (« v14gra »...).

Il se trouve que ce phénomène a toujours existé, à titre ludique, dans les énigmes ou rébus chinois (字谜 *zì mí*) mais aussi à des fins de dissimulation spécifiques à tel ou tel groupe social en opposition à l'autorité dominante, en particulier, c'est le cas le plus connu, au sein des sociétés secrètes hostiles à la dynastie mandchoue des Qing, appelant de leurs vœux la restauration de la dynastie chinoise des Ming.

Leurs lexiques argotiques uniquement verbaux constituaient une part non négligeable de l'encyclopédie présentée en début d'article (Pan, 1995 : 462-585), puisque les 123 pages consacrées à ce vocabulaire représentaient 15% de la partie dictionnaire d'un ouvrage qui se fait fort de recenser 14000 vocables.

Par définition, ce vocabulaire d'argot scriptural est difficile à intégrer dans des ressources imprimées ou numériques, puisque les logiciels employés n'ont pas prévu ces graphies et qu'il n'a pas toujours été facile de les produire soi-même en vue d'une publication.

Les quelques caractères fabriqués reproduits ci-dessous ont été créés sous la dynastie des Qing et figurent à la page 175 de *l'Ethnolinguistique chinoise* publiée par Qu Yanbin en 1996 : c'est là qu'ils ont été scannés, faute de pouvoir être insérés à l'aide des logiciels d'écriture du chinois.



Déformation du caractère 满 *mǎn* désignant les Mandchous, peuple non Han qui a conquis la Chine au XVII^e siècle en chassant les Ming, avant de fonder la dynastie Qing, qui devait durer jusqu'au rétablissement d'un pouvoir Han avec l'avènement de la République de Chine en 1911. La moitié droite a été remplacée par le mot « pluie » qui lui ressemblait.



Déformation du caractère 清 *qīng*, désignant la dynastie mandchoue. Ce caractère signifiait la « pureté » et était composé de trois éléments graphiques. La réécriture du caractère n'en a conservé que deux, l'eau, à gauche, et la lune, à droite, ce qui le rend illisible et incompréhensible pour un non initié, comme dans le cas précédent et les cas suivants.



Déformation du caractère 明 *míng*, désignant la dynastie chinoise des Ming, qui avait pris le pouvoir en renversant la dynastie mongole des Yuan au XIV^e siècle. Ce caractère signifiait la « clarté » et était composé de deux éléments graphiques, le soleil, à gauche, et la lune, à droite. La lune, qui figurait aussi dans le nom de la dynastie Qing, a été supprimée et l'eau a été ajoutée, de façon à créer deux graphies symétriques, opposant les Ming aux Qing comme le soleil à la lune.



Crase graphique des deux caractères de l'expression 反清 *fǎn qīng* « renverser les Qing ». Le premier caractère est scindé en deux moitiés, qui entourent désormais le second, en créant une graphie qui n'existait pas mais semble conforme aux règles de formation des caractères chinois. Or ces derniers ne se lisent qu'en une syllabe chacun et cette habitude de lecture empêche même d'imaginer que le nouveau caractère puisse se comprendre comme une suite de deux mots, ce qui ne facilite pas le travail de déchiffrement des non-initiés.



Crase graphique des deux caractères de l'expression 復明 *fù míng* « restaurer les Ming ». Le premier caractère est scindé en deux moitiés, qui entourent elles aussi le second, mais dans sa version déformée et non dans sa version originale.



Crase graphique encore plus obscure des quatre syllabes de l'expression 一片丹心 *yí piàn dān xīn*, signifiant « loyauté totale » (littéralement « un cœur rouge »). La loyauté est celle due à la dynastie déchu des Ming mais également à la société secrète et à ses membres, engagés dans des activités politiques mais aussi criminelles.



Crase graphique des quatre syllabes de l'expression 共同和合 *gòng tóng hé hé*, signifiant « entente commune ». Ce « rassemblement » et

cette « harmonie » interne à la société secrète sont le revers de l'imperméabilité au reste de la société que contribue à créer l'hermétisme de son langage et de son écriture, qui n'ont que les apparences de l'écriture et du langage communs.

4.4. L'écrit argotisé : productions récentes

La version moderne de ce phénomène est en revanche beaucoup plus accessible, les fichiers images de ces nouveaux caractères circulant d'ailleurs plus facilement sur les réseaux chinois que les termes normaux qu'ils remplacent s'ils sont dans le collimateur de la censure. Voici de quoi se faire une première idée.

鸡

鸡巴 *jībā* Encore une nouvelle façon d'écrire le mot « bite » : ça commence à faire beaucoup. Outre son caractère sexuel, le mot *jībā* peut être utilisé comme le français « à la con », dont il est en quelque sorte le pendant masculin, autrement plus rageur que le composite « à la mords-moi le nœud », et dans cette acception-là il est fréquent que des commentateurs politiques de citoyens mécontents aient recours à lui. L'orthographe normale est loin d'être la plus obscène, mais elle a de fortes chances d'être filtrée et le message est vite effacé.

藐

La transcription phonétique, qui impose un détour par l'usage de l'alphabet, est l'un des moyens d'écrire les caractères chinois sur un ordinateur ou un téléphone portable, lesquels instruments ne permettent pas d'entrer les tons dont les variations modifient pourtant complètement le sens des syllabes et donc leur écriture en caractères. La meilleure et la plus grossière des orthographes de l'expression « nique ta mère » (*cào nǐ mā* 你妈) a peu de chance de passer les filtres sur un forum politique, de même que ses substituts courants, si bien que les substitutions phonétiquement décalées fleurissent, en particulier le « cheval d'herbe et d'argile », 草泥马 *cǎo ní mǎ*. Même prononcée de cette manière, somme toute humoristique, l'expression peut être très mal accueillie... C'est à partir de cette orthographe, techniquement plus facile à manier et moralement moins agressive, qu'a été forgée cette crase graphique qui circule beaucoup sous forme de fichier image.

沅

下流 *xiàliú* L'obscénité et la pornographie sont à la fois l'argument du régime pour censurer tout type de message, de comportement, ou pour discréditer, voire faire condamner, des opposants souvent innocents des faits incriminés, et celui du peuple pour dénoncer la dérive de bureaucrates parvenus et sûrs de leur impunité. Les scandales récents sont légions, des photos de soirées échangistes entre dirigeants de telle section locale du parti jusqu'aux viols commis par des fils de cadre, se concluant par le suicide des victimes et des émeutes populaires, en passant par les agissements d'un directeur d'école sur des enfants. Les vagues d'indignation et de dénonciations provoquées par ces turpitudes sont étroitement surveillées et censurées, au nom de l'ordre public, si bien que tous les moyens de contourner cette censure sont eux aussi sollicités.

墙

« Violer » se dit *qiángjiān* et s'écrit aujourd'hui 强奸. Le premier caractère, qui signifie « de force », a de nombreux homophones, dont le caractère 墙 qui signifie « mur » ; le second, désignant différentes formes de rapports sexuels brutaux, s'écrivait de manière plus expressive avant la simplification de l'écriture en Chine continentale par le pouvoir communiste, puisqu'il comportait trois fois le caractère « femme » (姦). La crase graphique ci-contre dit le viol en mêlant de manière incongrue ces deux derniers caractères.

逼

二逼 *èrbī* est une insulte qui veut dire « crétin », « connard ». Elle est composée de *èr*, qui veut dire deux mais s'est imposé comme l'un des mots les plus à la mode pour dire « bête » (le classement chiffré est souvent plus percutant que l'insulte grossière), suivi de *bī*, qui veut dire « con » dans toutes les acceptions du français, du sens étymologique au sens figuré. L'orthographe originelle (戾) étant moins connue et moins maniable, c'est son substitut homophonique le plus courant, 逼, signifiant à l'origine « obliger, forcer », qui est employé dans la plupart des graphies observées ainsi que dans cette crase graphique.

孫

孙子 *sūn zi* 孙子 veut dire « petit-fils », mais c'est aussi une insulte, qu'on peut croire pleine de sous-entendus sexuels visant la

grand-mère, immédiatement comprise par celui qui la reçoit comme l'usurpation scandaleuse d'une position conférant une autorité écrasante. On ne dit pas impunément à quelqu'un « T'es mon petit-fils ! » (你孙子!) ou « Je suis ton père ! » (我是你爹!) Certains commentaires publiés sur les sites qui font circuler cette crase graphique sont encore plus perfides dans leurs insinuations et dédient ce nouveau caractère au petit-fils de Mao Zedong.

诋

书记 *shūjì* Ce mot désigne un « secrétaire du Parti », y compris le premier d'entre eux. Plusieurs mois avant les congrès du Parti, surtout lors de phases de transition politique, le régime surveille comme le lait sur le feu les possibles débordements de l'expression publique, en particulier sur internet. S'exprimer par des images non filtrables par la censure peut avoir quelque utilité, en plus de l'aspect ludique de la création graphique.

表

代表 *dàibiǎo* Représenter, représentation, ce mot dissyllabique figure dans les expressions « député » ou « congrès du Parti ». Il arrive que ces mots soient sensibles et par conséquent censurés.

冀

党中央 *dǎng zhōngyāng* signifie « Comité Central du Parti ». Il arrive que la population n'ait pas que des louanges à lui adresser et cherche des moyens d'échapper à la censure de sa libre expression publique. Cet artifice est l'un des moyens possibles.

网

网局 *wǎngjú* Littéralement, il s'agit du « bureau de l'internet », donc des officines chargées de la surveillance et de la censure des messages envoyés par les internautes. Il s'agit de parler du censeur sans être détecté ni censuré par lui.

访

上访 *shàngfǎng* L'Empire disposait déjà d'un système d'appel direct aux plus hautes autorités de l'État pour les sujets qui s'entêtaient à

demander réparation d'une injustice sur laquelle les autorités locales fermaient les yeux, souvent parce qu'elles étaient impliquées dans l'affaire. Ce système existe toujours, mais les pétitionnaires obtiennent rarement satisfaction et s'attirent encore plus d'ennuis en se lançant dans ce genre de procédures. C'est un sujet des plus sensibles en Chine.

纒

情绪稳定 *qíngxù wěndìng* La stabilité émotionnelle, apaiser les esprits, tel est l'objectif premier des autorités en toute circonstance.

糊

不明真相 *bùmíng zhēnxiàng* Telle est la phrase type à laquelle ont recours les autorités lorsqu'elles doivent rendre compte de vagues d'indignation collectives qui dégénèrent parfois en émeutes. Ces gens « ne comprennent pas bien la réalité des choses ».

撮

一小撮 *yì xiǎo cuō* Chaque fois qu'un trouble éclate quelque part, il est officiellement question « d'une petite poignée d'individus ». Les débats sur les événements et les sarcasmes à l'encontre de la version officielle tels que la sempiternelle mention de cette fameuse « poignée d'individus » sont activement censurés sitôt qu'ils sont détectés, d'où la nécessité de jouer de toutes les ressources sémantiques ou graphiques permettant de ne pas être détecté par la censure de la machine le temps de faire passer son message.

菘

草根 *cǎogēn* Littéralement, la « racine des herbes », c'est-à-dire le bas peuple, les gens du commun (平民), les « masses laborieuses » dans un vocabulaire actualisé.

屁

屁民 *pìmín* Le mot 屁 « pet » est très courant dans le langage familier chinois. « Tu n'y connais rien » peut se dire littéralement « tu y comprends un pet ! » ; « tu dis n'importe quoi ! » peut se dire « tu pètes ! ». Lorsqu'un haut cadre de la province du Guangdong a eu à faire face aux parents d'une très jeune fille dont il avait abusé, il a conclu

l'exposé cynique de son omnipotence par un lapidaire : « vous ne valez qu'un pet ! » (你们算个屁！) C'est de là qu'est venue l'expression de 屁民 *pì mǐn* (littéralement « peuple de pet »), que des Chinois ont habilement traduit en un mot-valise anglais très parlant qui a beaucoup circulé : « *shitizen* ».

毛

五毛 *wǔ máo* veut dire « 50 centimes de yuan ». C'est le prix que l'État chinois paierait à une armée de mercenaires de l'internet pour chaque message laissé sur un forum soutenant le point de vue officiel et attaquant ses détracteurs. Ce « parti des 50 centimes » peut parvenir à noyer les critiques sous son flot de messages.

搨

扯蛋 *chě dān* signifie littéralement quelque chose comme « s'arracher les couilles », ce qui revient à « raconter n'importe quoi ». Si le degré d'élaboration de ce n'importe quoi dépasse les limites communes, l'expression équivaut à la « branlette intellectuelle » du français. La cible n'est donc pas forcément l'autorité politique réelle, mais souvent l'autorité intellectuelle supposée. On dit souvent « s'arracher les couilles à l'aveugle » (瞎扯蛋), qui signifie la même chose. Le caractère 瞎 se prononçant *xiā*, comme la crevette 虾, et le mot *dān* signifiant « œuf » à l'origine, beaucoup d'images circulent mettant en scène des crevettes roses harnachées de filins les reliant à des œufs qu'elles traînent péniblement... Il peut y avoir concurrence entre l'image et l'écriture (circulant ici dans un format informatique imagier et non dans un codage propre à l'écrit), mais toutes les expressions censurables n'offrent pas les mêmes potentialités visuelles drolatiques.

獎

Ces dernières années, quelques Chinois ont reçu à l'étranger des récompenses et distinctions pour des contributions artistiques ou morales qui sont au mieux ignorées en Chine. Pour autant, les critères d'appréciation de leurs mérites n'étaient pas toujours ceux qu'auraient choisis d'autres Chinois tout aussi brillants et dédaignés de leurs interlocuteurs officiels, auxquels ils rendent bien ce dédain. En rajoutant deux petits traits on ne peut plus discrets en haut à droite du caractère 獎 *jiǎng*, qui signifie « prix, récompense », on a suscité l'épiphanie, à l'intérieur même

du mot, du caractère 外 *wài* « extérieur », qui désigne plus spécifiquement l'étranger : 外国 *wàiguó* (pays étranger).

挪

Des Chinois sont récompensés à l'étranger, mais le pays détruit tout son patrimoine à l'intérieur de ses frontières. En deux ou trois décennies seulement, le caractère 拆 *chāi* a sans doute été le caractère le plus peint sur des murs de toute l'histoire de la Chine. C'est celui qui destine une maison à la démolition. Suivi d'un 那 *nà* onomatopéique et débonnaire, il se prononce comme l'anglais « China » : « bon, ben allez, à démolir ! » 拆那 ! *chāi nà !*

党

Cette crase réunit le mot « Parti » dans sa graphie simplifiée et le mot « armée » dans sa graphie non simplifiée, pour des raisons d'esthétique du caractère. 党軍 *dǎngjūn*, c'est l'armée du Parti, car l'Armée Populaire de Libération chinoise (APL) n'est pas, au sens strict, l'armée de la Chine mais celle du Parti communiste chinois. Parmi les revendications de nombreux juristes quant à l'application et à l'amélioration de la constitution chinoise figure en bonne place la nationalisation de l'armée : que l'armée soit au service du peuple et non du Parti, que le peuple ait son armée, éventuellement contre le Parti... Le sujet n'est pas anodin et la répression des opinions non autorisées en la matière n'est pas réputée pour sa clémence. Si les recensements sur internet des meilleurs caractères composites restent en partie fidèles dans leurs commentaires à l'esprit de l'argot, de sorte que le sens d'une crase graphique est moins souvent livré avec le statut de traduction fidèle que suggéré de manière allusive, la glose de ce caractère-ci se signale en ce qu'elle frappe assez fort : « Armée du Parti, Schutzstaffel, SS. Organisation de commandos fascistes et organisation militaire du parti nazi allemand. Fondée en avril 1925. Déclarée en 1946 organisation criminelle par le Tribunal militaire de Nuremberg. Source : encyclopédie en ligne Baidu ». On comprendra ce qu'on voudra.

查

Le mot 茶 « thé » et le mot 查 « examiner, enquêter » sont homophones en chinois et se prononcent *chá*. Depuis quelques années, ils sont particulièrement liés dans le cadre d'un petit rituel permettant à la police et à des individus dont les opinions ou les agissements ne sont pas

bien vus politiquement d'apprendre à se connaître mieux autour d'une tasse de thé au commissariat. Selon l'expression consacrée, on est « invité à boire le thé » 喝茶 *hēchá* pour mettre les problèmes à plat. D'ordinaire, l'invité n'est pas très à l'aise.

廁

原则 *yuánzé*, ce sont les principes. 廁 *cè*, ce sont les chiottes, ici dans leur graphie non simplifiée qui rend plus perceptible les tenants et les aboutissants de la crase. Concentrés en un seul caractère, les deux constituants du « principe » initial ressemblent beaucoup aux « chiottes ».

Ces caractères sont ceux que l'usage a sélectionnés sur le constat qu'ils se démarquaient du reste de la production par la pertinence sémantique du message crypté et par l'efficacité de leur travestissement, à l'esthétique plus passe-partout que celle de leurs concurrents mal fagotés. Cette fabrication et les modalités de sa propagation déplacent certes le débat de la création de l'argot langagier, qui trompe l'écoute, à celle d'un argot de l'écriture, qui trompe la lecture et davantage encore celle de la machine, dont l'efficacité dans la surveillance surpasse celle de l'œil du fait de l'évolution technique des mécanismes de la censure.

Pour une fois, la petite cuisine argotisante se fait sous les yeux de qui veut bien l'observer, puisque sur ce nouveau terrain la préservation du secret de la recette n'a pas d'effet bénéfique majeur dans la lutte contre la machine, et cette ouverture permet de démythifier le mystérieux personnage de « l'archi-suppôt » qu'exaltait Schwob (2004 : 58) lecteur de Chéreau :

Au point de vue social, nous avons reconnu dans l'argot l'intervention d'une élite intellectuelle. La filiation synonymique nous permet de démasquer ces mystérieux personnages. On sait qu'au XVII^e siècle les modifications du langage étaient confiées aux archi-suppôts. Voici comment les définit Olivier Chéreau : « En un mot, ce sont les plus sçavants, les plus habiles marpauts de toutime l'Argot, qui sont des escoliers desbauchez et quelques ratichons, de ces coureurs qui enseignent le jargon à rouscailler bigorne, qui ostent, retranchent et reforment l'argot ainsi qu'ils veulent, et ont ainsi puissance de trucher tout le toutime sans ficher floutière. »

Dépouillée de son romantisme fanfaron, la description n'est pas mal sentie et pourrait s'appliquer aux « archi-suppôts » chinois dont le travail vient d'être exposé, mais s'il est besoin d'une implication politique sincère et de quelques compétences techniques un peu au-dessus de la moyenne, pour

peaufiner la version nécessairement numérique que les autres ne peuvent qu'esquisser au crayon, tenir à y voir l'œuvre d'une « élite intellectuelle » au sein des « classes dangereuses » en dit plus sur l'enthousiasme de l'observateur que sur la réalité observée.

Du reste, l'ironie de la reconfiguration technique des mots de l'adversaire bureaucratique, souvent récupérés dans cette liste, équivaut formellement à instituer malgré lui sa langue, qui sonne si faux, en un argot scriptural, là où elle tendait déjà à être un argot langagier. C'est la classe à l'origine de cette langue qui est mise dans la position d'une « classe dangereuse » vis-à-vis du reste de la société et il n'est nul besoin de gros mots pour lui infliger cette insulte.

NOTE

¹ 行话 *hánghuà*, 隐语 *yǐnyǔ*, 市语 *shìyǔ*, 俚语 *lǐyǔ*, 切口 *qièkǒu*, 春点 *chūndiǎn*, 暗语 *ànyǔ*, 黑话 *hēihuà*, 詈语 *lìyǔ*, 粗话 *cūhuà*, 脏话 *zānghuà*, 锦语 *jǐnyǔ* et pourquoi pas 俗语 *súyǔ*, 谚语 *yànyǔ*, 俏皮话 *qiàopiàihuà*, 歇后语 *xiēhòuyǔ*, etc. Certains de ces termes apparaîtront traduits dans les titres des ouvrages de la bibliographie.

BIBLIOGRAPHIE

- BECKER-HO, A. (1995) [1990]. *Les Princes du jargon*. Paris : Gallimard.
- GAGNEPAIN, J. (1991). *Du vouloir dire II*. Paris : Livre & Communication.
- PAN Qingyun (dir.) (1995). *Encyclopédie des langages codés en Chine* (中华隐语大全 *Zhōnghuá yǐnyǔ dàquán*). Shanghai : Éditions Xuelin chubanshe.
- QU Yanbin (1996). *Ethnolinguistique chinoise* (中国民俗语言学 *Zhōngguó mínsú yǔyánxué*). Shanghai : Éditions Shanghai wenyi chubanshe.
- QU Yanbin (dir.) (1996). *Dictionnaire d'argot, de langages codés, de jargons* (俚语隐语行话词典 *Lǐyǔ yǐnyǔ hánghuà cídiǎn*). Shanghai : Éditions Shanghai cishu chubanshe.
- SCHWOB, M. (2004) [1889]. *Études sur l'argot français*. Paris : Allia.
- ZHANG Tingxin (1994). « Première approche de l'insulte en milieu populaire » (民间詈词詈语初探 *Mínjiān lìcí lìyǔ chūtàn*). *Revue d'études folkloriques* (民俗研究 *Mínsú yánjiū*), Jinan, Université du Shandong, n°3, 30-35.

